



HAL
open science

Car la Lettre tue mais l'Esprit vivifie : une relecture des textes bibliques selon Elizabeth Gaskell

Benjamine Toussaint

► **To cite this version:**

Benjamine Toussaint. Car la Lettre tue mais l'Esprit vivifie : une relecture des textes bibliques selon Elizabeth Gaskell. *Revue LISA / LISA e-journal*, 2007, Vol. V - n°4, pp.154-169. 10.4000/lisa.1403 . hal-02006380

HAL Id: hal-02006380

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02006380>

Submitted on 4 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Revue LISA/LISA e-journal

Littératures, Histoire des Idées, Images, Sociétés du Monde Anglophone – Literature, History of Ideas, Images and Societies of the English-speaking World

Vol. V - n°4 | 2007

The Bible in the 19th Century: The Word and its Rewordings in British Literature and Thought

Car la Lettre tue mais l'Esprit vivifie : une relecture des textes bibliques selon Elizabeth Gaskell

For the Letter Killeth, but the Spirit Giveth Life: Elizabeth Gaskell's Rewriting of the Gospels

Benjamine Toussaint-Thiriet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lisa/1403>

DOI : 10.4000/lisa.1403

ISSN : 1762-6153

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 154-169

Ce document vous est offert par Sorbonne Universités - Bibliothèques de Paris-Sorbonne



Référence électronique

Benjamine Toussaint-Thiriet, « Car la Lettre tue mais l'Esprit vivifie : une relecture des textes bibliques selon Elizabeth Gaskell », *Revue LISA/LISA e-journal* [En ligne], Vol. V - n°4 | 2007, mis en ligne le 08 octobre 2009, consulté le 08 mars 2018. URL : <http://journals.openedition.org/lisa/1403> ; DOI : 10.4000/lisa.1403



Les contenus de la *Revue LISA / LISA e-journal* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

For the Letter Killeth, but the Spirit Giveth Life: Elizabeth Gaskell's Rewriting of the Gospels

Dr. Benjamine Toussaint-Thiriet
(Paris IV, France)

Abstract

As the anonymous author of "The Hard Church Novel" underlined in his article, "Theology and Literature – the study of God and the study of Man – need to go hand in hand, and are only just beginning to know it". The links between literature and religion are in fact much older than we might imagine when reading this statement; however, it is a fact that the Victorian period was a time when many authors tried to reconcile secular writing and the Scriptures, to the extent that a new literary genre, the religious novel, was born. Although Elizabeth Gaskell's works do not belong to this category, she set her heart on reconciling her vocation as a novelist with her beliefs as a Christian. Unlike her husband, she was not a Minister and therefore her own way of preaching the Word of God was to write fiction. She was convinced that the Pharisees had not disappeared with the Advent of Christ and, in her novels, she used her own, sometimes unorthodox, interpretation and rewriting of the Gospels to convert the Pharisees of her own time to the true essence of Christianity. Indeed, her Unitarian education granted her a greater freedom than most of her contemporaries in terms of biblical exegesis, as we can see in many of her works, but most particularly in Ruth, in which the eponymous heroine, a fallen woman, is not only described as a Magdalen but soon turns into a Madonna and then a Christ-like figure.



Car la Lettre tue mais l'Esprit vivifie : une relecture des textes bibliques selon Elizabeth Gaskell

Dr. Benjamine Toussaint-Thiriet
(Paris IV, France)

Benjamine Toussaint-Thiriet, agrégée d'anglais, est maître de conférences à l'Université de Paris IV. Elle est l'auteur d'une thèse de troisième cycle, « Religion et humanisme dans l'œuvre d'Elizabeth Gaskell et de George Eliot », sous la direction de M. le professeur Alain Jumeau. Elle a publié plusieurs articles sur Elizabeth Gaskell, notamment dans *The Gaskell Society Journal* et contribué à deux ouvrages collectifs : l'un sur *The Mill on the Floss* de George Eliot, l'autre sur *Confessions of an Opium-Eater* de Thomas de Quincey.

Les liens entre littérature et religion sont très anciens et pourtant, lorsque le genre romanesque s'est développé au XVIII^e siècle, ces frères de sang – pour reprendre la métaphore d'Edward Mortimer Chapman¹ – paraissaient condamnés à s'éloigner l'un de l'autre tant la littérature semblait prête à s'affranchir de l'influence religieuse. Les auteurs de fiction délaissaient désormais les hagiographies, quêtes mystiques et autres récits miraculeux au profit d'une description plus prosaïque de la vie quotidienne d'êtres ordinaires. Puritains et évangéliques se méfiaient d'ailleurs de la fiction au point que l'*Evangelical Magazine* considérait, au début des années 1790, que la lecture de roman était un péché plus grave encore que l'adultère. Mais les victoriens devaient être les architectes d'une réconciliation entre ces deux frères devenus ennemis : non contents de couvrir le paysage urbain d'églises anglicanes et de chapelles non-conformistes ou bien encore d'envoyer des missionnaires convertir les infidèles – à l'étranger ou sur leurs propres terres – il leur fallait encore conquérir ce domaine littéraire qui semblait sur le point d'échapper à l'influence chrétienne.

¹ “[...] old and dear companions – brethren indeed of one blood; not always agreeing, to be sure; squabbling rather in true brotherly fashion, now and then; occasionally falling out very seriously and bitterly; but still interdependent and necessary to each other” (Edward Mortimer Chapman, *English Literature and Religion, 1800-1900*, London: Constable, 1910, 1).

Les années 1840 devaient se révéler une période particulièrement prolifique pour ce nouveau genre littéraire qu'était le roman religieux et l'auteur anonyme de « *The Hard Church Novel* » se félicitait, en 1856, que la théologie et la littérature aient enfin appris à faire bon ménage : *"Theology and Literature—the study of God and the study of Man—need to go hand in hand, and are only just beginning to know it"*². Les premiers récits évangéliques³ ont été publiés au début du XIXe siècle mais c'est surtout avec la deuxième génération de romanciers évangéliques, stimulés par leur rivalité avec les tractariens, que le roman religieux connaît un véritable essor. Les statistiques citées dans « *The Business of Belief: The Emergence of Religious Publishing* » révèlent en effet que 33,5% des livres publiés entre 1836 et 1863 étaient des œuvres à caractère religieux. Si la majorité de ces textes étaient dus à la plume d'auteurs évangéliques ou tractariens, d'autres courants religieux – non-conformistes ou catholiques – ont adopté cette nouvelle forme de prosélytisme et, par la suite, même les agnostiques ont pris exemple sur ce modèle littéraire pour prôner les vertus de l'apostasie.

Fille et épouse de pasteur unitarien, Elizabeth Gaskell pouvait sembler prédisposée à devenir un auteur de roman religieux. En effet, les femmes manifestaient une prédilection toute particulière pour ce genre littéraire qui leur permettait enfin de prendre part aux débats théologiques de leur époque⁴. Par ailleurs, comme le souligne Valentine Cunningham, l'intérêt que leurs membres portent à la littérature est révélateur du milieu social dominant et de l'évolution culturelle des sectes non-conformistes ; or, les unitariens appartenaient souvent à un milieu aisé et cultivé. Cette secte tolérait parfaitement la lecture d'œuvres de fiction et, en accord avec la parabole des talents, encourageait vivement ses membres à cultiver les dons que Dieu leur avait accordés,

² Voir "The Hard Church Novel", *The National Review*, vol. III, July and October 1856, 131.

³ Voir par exemple, *Coelebs in Search of a Wife* (1808) de Hannah More ou *The Velvet Cushion* (1814) du Révérend J. W. Cunningham.

⁴ Aussi, l'auteur de "Religious Stories" souligne-t-il le rôle prépondérant joué par les femmes dans le développement de ce nouveau genre littéraire, ce dont il semble d'ailleurs se féliciter : *"For ladies who are disposed to mingle in religious controversy the story-book seems a very appropriate medium; and of the literature which we are now surveying, a large portion—we may add, the best portion—has been contributed by female writers"* ("Religious Stories", *Frazer's Magazine* vol. XXXIII, August 1846, 151).

Dans son article intitulé "Silly Novels by Lady Novelists", George Eliot note également l'abondance de fiction religieuse due à une plume féminine, mais elle n'est, en revanche, guère convaincue du talent de ces prédicateurs en jupons : *"The most pitiable of all silly novels by lady novelists are what we may call the oracular species—novels intended to expound the writer's religious, philosophical, or moral theories. . . . as a general rule, the ability of a lady novelist to describe actual life and her fellow-men is in inverse proportion to her confident eloquence about God and the other world, and that means by which she chooses to conduct you to true ideas of the invisible is a totally false picture of the visible"*, (George Eliot, "Silly Novels by Lady Novelists", in *Selected Essays, Poems and Other Writings*, Harmondsworth: Penguin Classics, 1990, 148-149).

notamment en se consacrant à une éventuelle carrière artistique et intellectuelle. En outre, l'intolérance dont les unitariens étaient victimes – aussi bien de la part des anglicans que de celle des autres sectes non-conformistes⁵ – aurait pu justifier un recours au roman religieux afin de dénoncer ces préjugés. Néanmoins, le fait est que les unitariens ne se sont guère intéressés à cet outil de propagande littéraire, sans doute parce qu'ils n'avaient guère la fibre prosélyte. En ce qui concerne Elizabeth Gaskell, il existe une autre raison, plus importante encore, qui explique ce choix : elle possédait un véritable sens artistique et, si ses récits visaient à développer le sens moral de ses lecteurs, elle n'était pas prête, pour autant, à sacrifier la dimension esthétique de son œuvre à sa fonction didactique, comme les auteurs de romans religieux n'avaient que trop souvent tendance à le faire. La plupart des textes classés sous l'appellation de romans religieux méritent, en effet, à peine d'être considérés comme des romans à part entière⁶ et ils ont sombré dans l'oubli dès lors que la controverse religieuse autour de laquelle ils s'articulaient n'était plus d'actualité.

La correspondance de Gaskell – du moins les lettres qui n'ont pas été détruites – ne contient que très peu de remarques sur son œuvre ou sur sa conception théorique de la littérature, mais la lettre qu'elle avait envoyée à Herbert Grey révèle l'importance qu'elle accordait à l'intrigue et à son développement ; elle reproche en effet à l'auteur d'avoir sacrifié l'action de son récit à de longs exposés théoriques et en conclut qu'il eût sans doute mieux valu exprimer ces idées dans un essai plutôt que d'adapter la forme romanesque sans prêter la moindre attention aux critères propres à ce genre et au respect desquels une œuvre doit – ou non – sa valeur artistique. Gaskell a, elle-même, écrit une nouvelle qu'on pourrait qualifier de sermon déguisé en fiction – ou de "*sugar-coated tract*"

⁵ On leur reprochait souvent de ne pas être de véritables chrétiens, comme le souligne William Gaskell dans "Strong Points of Unitarian Christianity", "*in one respect at least we resemble the first disciples—we are 'a sect everywhere spoken against'.*" Il reprend ici les propos de Joseph Priestley qui faisait allusion à l'intolérance dont étaient victimes les premiers chrétiens (Actes 28.22).

⁶ Voir, par exemple, l'article "Low-Church Novels and Tendencies", dont l'auteur constate la médiocrité de la plupart des romans religieux évangéliques et tractariens : "*Its faults of structure, the one-sidedness of the arguments, and their very unreal character, as details of what never was, or could be conceivably, said in the defence or attack of certain theological views—the undramatic and slender texture of the plot, are venial faults, in which perhaps it is hardly worse than many similar fictions on the other side of the dispute*" ("Low Church Novels and Tendencies", *The Christian Remembrancer*, vol. VI, July-December 1843, 521-522). Non content de considérer ces imperfections littéraires comme de simples peccadilles, il va même jusqu'à voir en elles un gage de la valeur spirituelle de ces œuvres car, à ses yeux, leur influence morale est inversement proportionnelle à l'intérêt que les personnages et l'intrigue peuvent susciter chez leurs lecteurs. Si on pouvait être tenté d'attribuer la sévérité du jugement que George Eliot porte sur ces romans à son apostasie, l'attitude de l'auteur de "Low-Church Novels and Tendencies" – dont les convictions religieuses ne font aucun doute – confirme donc le bien-fondé des critiques de la romancière.

pour reprendre l'image utilisée par Robert Lee Wolff – mais il s'agissait là d'un contexte particulier puisque ce texte était destiné au *Sunday Penny School Magazine* et la romancière se montre d'ailleurs très critique à l'égard de ce récit lorsqu'elle y fait référence dans sa correspondance⁷. Ce texte fait donc figure d'exception dans son œuvre et on peut rappeler que George Eliot la cite parmi les romancières de talent dont elle oppose l'œuvre aux "*silly novels by lady novelists*".

Refuser à Gaskell l'étiquette d'auteur de roman religieux – qui n'est que trop souvent synonyme de médiocrité littéraire – ne revient cependant pas à nier l'importance de la religion dans son œuvre. Si des auteurs comme Thomas Carlyle⁸ ou Anthony Trollope⁹ – dont l'œuvre est pourtant considérée comme purement profane – n'ont pas hésité à comparer la mission de l'écrivain à celle d'un prophète ou d'un prédicateur, on ne peut guère s'étonner que la religion ait eu une influence considérable sur l'œuvre d'une romancière aux yeux de qui le talent littéraire était un don divin qui devait être mis au service d'autrui¹⁰.

Contrairement aux catholiques, les protestants ne peuvent compter sur l'intercession d'un médiateur clérical entre Dieu et eux. Comme l'indique le choix symbolique de ce terme, le pasteur veille sur ses fidèles mais, s'il peut leur venir en aide et les reconforter, ceux-ci ne doivent finalement s'en remettre qu'à la seule autorité divine et, pour ce faire, il

⁷ On trouve deux références à ce texte, publié dans le *Sunday Penny School Magazine* en 1852, dans la correspondance de Gaskell :

"'Bessy's troubles' (rather good for nothing)", (Elizabeth Gaskell, *The Letters of Mrs Gaskell*, Manchester: Mandolin, 1997, 365).

"The children who like Bessy's Troubles are great geese, & no judges at all, which children generally are, for it is complete rubbish I am sorry to say", (*ibidem*, 854).

⁸ Voir par exemple sa conférence sur le héros en tant qu'homme de lettre : "the Hero as Man of Letters will be found discharging a function for us which is ever honourable, ever the highest . . . Intrinsically it is the same function which the old generations named a man Prophet, Priest, Divinity for doing" (Thomas Carlyle, *On Heroes, Hero-Worship and the Heroic in History*, Lincoln/London: University of Nebraska Press, 1966, 155-156).

⁹ Voir son autobiographie : "The writer of stories must please or he will be nothing. And he must teach whether he wishes to teach or no. How shall he teach lessons of virtue and at the same time make himself a delight to his readers? That sermons are not in themselves often thought to be agreeable we all know. Nor are disquisitions on moral philosophy supposed to be pleasant light reading for our idle hours. But the novelist, if he have a conscience, must preach his sermons with the same purpose as the clergyman, and must have his own system of ethics" (Anthony Trollope, *An Autobiography*, Harmondsworth: Penguin Classics, 1996, 143).

¹⁰ Elizabeth Gaskell ne fait que peu de références à son propre travail de romancière dans sa correspondance mais il semble cohérent d'appliquer certains de ses commentaires sur la vocation de Charlotte Brontë à son propre cas : "a woman's principal work in life is hardly left to her own choice; nor can she drop the domestic charges devolving on her as an individual, for the exercise of the most splendid talents that were ever bestowed. And yet she must not shrink from the extra responsibility implied by the very fact of her possessing such talents. She must not hide her gift in a napkin; it was meant for the use and service of others. In an humble and faithful spirit must she labour to do what is not impossible, or God would not have set her to do it" (Elizabeth Gaskell, *The Life of Charlotte Brontë*, London: Everyman, 1997, 257-258).

est indispensable qu'ils se réfèrent aux textes bibliques. Outre les références explicites ou implicites à la Bible qui abondent dans l'œuvre de Gaskell, les critiques ont souvent noté l'influence des Écritures sur le style de la romancière¹¹ mais il ne s'agit pas pour elle de citer la Bible en privilégiant la lettre plutôt que l'esprit et si elle fait elle-même souvent référence aux textes sacrés, elle est consciente de l'usage abusif qui pouvait en être fait et met en garde ses lecteurs.

"By misinterpreting evil issues"¹²

L'exégèse biblique est un art périlleux et peut se révéler source de malentendus si on ne possède pas les clés de lectures adaptées. Ainsi, dans *Ruth*, l'héroïne éponyme ne comprend pas que Thomas essaie de la mettre en garde contre son soupirant. La pensée du vieil homme est tellement façonnée par ses lectures des Saintes Écritures qu'il est incapable d'exprimer ses émotions sans recourir aux métaphores bibliques ; or, comme le souligne le narrateur, il était peu probable qu'une jeune fille innocente de seize ans établisse un lien entre le beau jeune homme qui la courtise et la figure du diable sous les traits d'un lion rugissant. Si cet épisode met en évidence le fait que les textes religieux ne s'avèrent pas toujours être le moyen de communication le plus approprié entre les hommes, les intentions du vieil homme sont pures et l'inefficacité de son discours sera compensée par la sincérité de ses prières¹³.

Gaskell se montre en revanche beaucoup plus critique envers les personnages qui se permettent de citer la Bible sans être animés par un véritable esprit de charité chrétienne. Il existe différents degrés de gravité dans ce sacrilège à l'encontre des Écritures. La forme la plus vénielle consiste à recourir à ces textes lorsqu'on est incapable d'exprimer une émotion sincère, ce qui revient à les transformer en simples coquilles vides de sens comme le fait Dixon dans « Libbie Marsh's Three Eras » lorsque Libbie lui annonce la mort d'un jeune garçon auquel elle était très attachée :

¹¹ Voir, par exemple, le passage qui concerne la mort des parents de Ruth : *"God in His mercy knew the sure baulm, and sent the Beautiful Messenger to take the weary one home"* (Elizabeth Gaskell, *Ruth*, Harmondsworth: Penguin Classics, 1997, 34).

¹² John Bunyan, *The Pilgrim's Progress*, Oxford: The World's Classics OUP, 1998, 134.

¹³ *"The poor old labourer prayed long and earnestly that night for Ruth. He called it 'wrestling for her soul'; and I think that his prayers were heard, for 'God judgeth not as man judgeth'"* (Elizabeth Gaskell, *Ruth*, op. cit, 45). Ses prières peuvent sembler inefficaces aux yeux des hommes puisque, quelques heures plus tard, Ruth sera séduite par Bellingham, mais le roman est consacré à sa rédemption et le salut de son âme ne fait aucun doute dans les dernières pages, de sorte qu'on peut affirmer, sans hésitation, que les prières de Thomas ont bien été entendues.

"Well! 'flesh is grass,' Bible says," and having fulfilled the etiquette of quoting a text if possible, if not of making a moral observation on the fleeting nature of earthly things, she thought she was at liberty to pass on to her real errand¹⁴.

Dans *North and South*, au contraire, la compassion que Margaret éprouve pour Higgins la pousse à convaincre son père – un ancien pasteur anglican – de ne pas lui lire un passage des Saintes Écritures :

"I've a good mind to read him the fourteenth chapter of Job."

"Not yet, papa, I think. Perhaps not at all. Let us ask him about the strike, and give him all the sympathy he needs¹⁵".

En condamnant l'attitude de ses personnages qui citent la Bible sans éprouver de charité chrétienne et en approuvant celle des personnages qui, malgré leur profonde piété, savent que les Écritures ne sont pas une sorte de panacée universelle qu'on pourrait utiliser sans faire preuve du moindre discernement, Gaskell semble partager la vision de saint Paul qui, dans la première épître aux Corinthiens, place la charité chrétienne au-dessus de la foi et de l'espérance.

Il existe une forme plus grave encore de sacrilège envers les Écritures, lorsque les personnages qui y ont recours ne sont pas animés par l'indifférence mais par la haine, pervertissant ainsi l'essence même du message christique qui n'est, aux yeux de Gaskell, qu'amour et pardon. En outre, elle n'hésite pas à rejeter implicitement la validité de certains textes bibliques lorsque ceux-ci ne lui semblent pas en accord avec l'esprit du Nouveau Testament. Ainsi, dans ses deux romans sociaux, elle condamne les références que font ses personnages à la parabole du riche et de Lazare. Theophilus Lindsey – qui était un des fondateurs de la pensée unitarienne et dont les sermons se trouvaient dans la bibliothèque des Gaskell – estimait que ce texte appartenait en réalité à la tradition hébraïque et n'aurait pas dû figurer dans le Nouveau Testament¹⁶ et Elizabeth Gaskell semble partager ce point de vue. Dans *North and South*, l'héroïne critique l'attitude de Bessy Higgins lorsque cette dernière fait preuve de discrimination sociale en s'appuyant sur ce texte : *"It won't be division enough, in that awful day, that some of us have been beggars here, and some of us have been rich, – we shall not be judged by that poor accident, but by our faithful following of Christ"*¹⁷. Dans *Mary Barton*, cette parabole est condamnée plus clairement encore car John Barton y fait sans cesse

¹⁴ Elizabeth Gaskell, *A Dark Night's Work and Other Stories*, Oxford: The World's Classics OUP, 1992, 188.

¹⁵ Elizabeth Gaskell, *North and South*, Harmondsworth: Penguin Classics, 1986, 291.

¹⁶ Voir Michael Wheeler, "Elizabeth Gaskell and Unitarianism", *Durham University Journal* 68, N.S. 37, June 1976.

¹⁷ Elizabeth Gaskell, *North and South*, op. cit., 202.

référence, alimentant ainsi sa haine envers les riches, une haine qui le poussera finalement à commettre un meurtre. Elizabeth Gaskell n'hésite pas à contredire dans son roman le message de cette parabole puisque la réconciliation de John Barton et de Mr. Carson – le père de sa victime – est le moyen pour elle de combler ce gouffre qui, dans la Bible, sépare Dive et Lazare à tout jamais. C'est ainsi que, au nom de l'esprit, Gaskell n'hésite pas à condamner la lettre de certains textes bibliques.

“We, who make the laws ... may break the mere form of them”¹⁸

La foi des unitariens n'a guère été ébranlée par la critique biblique parce qu'ils ne croyaient pas en la valeur littérale des Écritures, ce qui leur permettait d'adopter une certaine distance critique vis-à-vis des textes bibliques et de l'interprétation qu'il convenait d'en faire. Dans *My Lady Ludlow*, l'héroïne éponyme s'accorde le droit de ne pas respecter les lois lorsqu'elles sont injustes et, dans une certaine mesure, l'attitude d'Elizabeth Gaskell à l'égard des textes bibliques ressemble à celle de son héroïne à l'égard du système législatif. Ainsi, malgré son respect pour les Écritures, elle n'hésite pas à indiquer, explicitement ou implicitement, sa préférence pour les textes du Nouveau Testament plutôt que de l'Ancien et à rejeter les textes qui ne lui semblent pas conformes à l'esprit du Nouveau Testament¹⁹. Elle peut parfois traiter cette opposition entre les deux Testaments sur le registre comique comme lorsque Sally refuse de laisser Mr. Benson punir Leonard pour avoir dit des mensonges :

“Sally ! remember where it is said, ‘He that spareth the rod, spoileth the child,’” said Mr. Benson, austerely.

“Ay, I remember; and I remember a bit more than you want me to remember, I reckon. It were King Salomon as spoke them words, and it were King Solomon’s son that were King Rehoboam, and no great shakes either. I can remember what is said on him, II Chronicles, xii. Chapter, 14th v.: ‘And he,’ that’s King Rehoboam, the lad that tasted the rod, ‘did evil, because he prepared not his heart to seek the Lord.’ I’ve not been reading my chapters every night for fifty years to be caught napping by a Dissenter neither!” said she triumphantly²⁰.

L'irrévérence dont Sally fait preuve envers son employeur et le registre quelque peu incongru qu'elle utilise pour faire référence aux personnages bibliques ont un effet comique, de même que sa jubilation à l'idée d'avoir prouvé la supériorité de l'anglicanisme en remportant cette joute verbale

¹⁸ Elizabeth Gaskell, *My Lady Ludlow and Other Stories*, Oxford: The World's Classics, 1989, 30.

¹⁹ Ainsi, elle ne rejette pas seulement la parabole du riche et de Lazare mais également les passages qui décrivent l'attitude du Christ lorsqu'il renie ses liens de parenté avec sa mère et ses frères (Mt 12.46-50 ; Mc 4.1-9 ; Lc 8.4-8) : *“That text always jarred against me, that ‘who is my mother and my brethren’”* (Elizabeth Gaskell, *The Letters of Mrs Gaskell*, op. cit., 319).

²⁰ Elizabeth Gaskell, *Ruth*, op. cit., 169.

contre un pasteur non-conformiste – Gaskell s’amuse d’ailleurs sans doute beaucoup de laisser ainsi le camp adverse remporter cette victoire contre un pasteur en qui beaucoup de critiques littéraires ont voulu voir un pasteur unitarien. Néanmoins, l’humour de ce passage ne doit pas nous empêcher de noter que le caractère inflexible des textes de l’Ancien Testament y est vivement critiqué et le sera en réalité à travers tout le roman.

Ce chapitre illustre l’efficacité de l’esprit de pardon du Nouveau Testament puisque Leonard sera touché par cet échange et par les larmes de sa mère et se repentira. Mais en réalité, c’est toute la structure de ce roman qui s’articule autour de cette opposition entre deux systèmes de valeur différents, l’un fondé sur l’Ancien Testament et l’autre sur le Nouveau Testament : en la recueillant malgré sa Chute, les Benson guideront Ruth sur le chemin de la Rédemption tandis que Mr. Bradshaw – qui incarne toute la sévérité de l’Ancien Testament – encouragera involontairement son fils à devenir un hypocrite puis un escroc. À travers les intrigues, principale et secondaire, et à travers ce dialogue entre Sally et Mr. Benson, c’est donc une leçon de lecture critique des Écritures que nous offre Gaskell. Dans « *The Sinner as Heroine: A Study of Mrs Gaskell’s Ruth and the Bible* », Michael Wheeler compare les techniques utilisées par la romancière aux paraboles bibliques : “*Mrs Gaskell’s use of the Abermouth landscape is reminiscent of Christ’s method of preaching in parables*”²¹. De la même façon, on peut considérer l’opposition entre le destin de Ruth, sauvée par l’esprit de charité chrétienne du Révérend Benson, et celui de Richard Bradshaw, que la sévérité paternelle n’aura pas préservé du vice, comme une illustration de la supériorité de l’esprit du Nouveau Testament sur l’Ancien.

Lorsque le Christ a commencé à prêcher, il s’est heurté à la résistance des Pharisiens qui refusaient de renoncer à leur vision du monde et de la religion, basée sur les textes de l’Ancien Testament et, dans une certaine mesure, Elizabeth Gaskell doit, elle aussi, s’efforcer de mettre fin au règne des Pharisiens de sa propre époque, mais cette fois c’est la Bible toute entière – et non les seuls textes de l’Ancien Testament – qui a été pétrifiée par l’influence mortifère de ceux qui n’en respectent que la lettre et non l’esprit. Comme dans la deuxième Épître aux Corinthiens, elle veut inscrire le christianisme « non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur les cœurs » (2 Co. 3.3), le cœur de ses contemporains. Pour ce faire, elle peut, comme nous venons de le voir, illustrer par l’exemple les effets pervers de certains préceptes de l’Ancien Testament ou bien encore obliger ses lecteurs à établir de nouveaux liens entre les Écritures et leur société. Ainsi, elle ne compare pas la prostituée Lizzie Leigh à Marie-Madeleine mais au fils prodigue, ce

²¹ Michael Wheeler, “Elizabeth Gaskell and Unitarianism”, *op. cit.*, 157.

qui remet indirectement en cause le *double standard* des victoriens. Elle se sert donc de l'autorité que les textes bibliques représentaient aux yeux de ses contemporains pour les obliger à modifier leur perception du monde et à reconnaître les injustices qui peuvent régner dans leur société.

Le roman dans lequel elle se montre la plus révolutionnaire dans le choix de ses images et références bibliques est probablement *Ruth*. Comme dans « Lizzie Leigh », elle compare son héroïne déchue au fils prodigue²² mais cette fois, elle ne renonce pas à faire référence à la figure de Marie-Madeleine. Le parallèle entre l'héroïne éponyme et Marie-Madeleine apparaît dès l'ouverture du roman avec la citation en exergue du poème de Phineas Fletcher, puis la figure de la pécheresse est évoquée par Benson à deux reprises²³ ainsi que par l'héroïne elle-même²⁴. Marie-Madeleine ne symbolise pas seulement les femmes déchues mais, de façon plus générale, les pécheurs repentis – et ce, quel que soit leur sexe – et Ruth semble si peu responsable de sa chute qu'on serait tenté de l'associer plutôt à cette dernière symbolique. Par ailleurs, il ne faut pas oublier que Marie-Madeleine était également surnommée la bien-aimée du Seigneur et l'hommage que tous les paroissiens d'Eccleston rendent à Ruth à sa mort renforce l'idée d'une association avec une vision positive de Marie-Madeleine plutôt qu'avec la figure de pécheresse. Cette vision reflète d'ailleurs une évolution générale dans la littérature de l'époque puisque, dans *Madonnas and Magdalens*, Eric Trudgill souligne que 1853 – l'année où *Ruth* a été publié – est un tournant décisif dans la représentation de cette figure biblique :

*By 1853 she was establishing herself as a feminine archetype almost equal to the Madonna, almost equally motherly, pure and inspirational. From representing the antithesis of the Victorians' purity ideal the magdalen was fast becoming an essential constituent of it: after the years as taboo she was quickly becoming totem*²⁵.

Le personnage de Ruth est un parfait exemple de cette idéalisation puisqu'elle incarne en réalité un syncrétisme des deux Marie, Marie-

²² "Ruth's heart was smitten, and she sank down, and down, till she was kneeling on the floor of the pew, and speaking to god in th spirit if not in the words of the Prodigal Son" (Elizabeth Gaskell, *Ruth*, op. cit., 129).

²³ "I have been thinking of evry holy word, every promise to the penitent – of the tenderness which led the Magdalena right" (*ibidem*, 100).

"Now I wish God would give me the power to speak out convincingly what I believe to be His truth, that not every woman who has fallen is depraved; that many–how many the Great Judgement Day will reveal to those who have shaken off the poor, sore, penitent hearts on earth–many, many crave and hunger after a chance of virtue–the help which no man gives to them–that gentle, tender help which Jesus gave once to Mary Magadalen" (*ibid.*, 288).

²⁴ "The errors of my youth may be washed away by my tears–it was once so when the gentle, blessed Christ was on earth" (*ibid.*, 288).

²⁵ Eric Trudgill, *Madonnas and Magdalens. The Origins and Development of Victorian Sexual Attitudes*, London: Heinemann, 1976, 289.

Madeleine et la Vierge Marie. Cette dernière n'est jamais mentionnée explicitement dans le roman, mais il y est plusieurs fois fait référence de façon implicite. Le prénom de l'héroïne renvoie à un des personnages bibliques de l'Ancien Testament qui, selon Anna Jameson²⁶, était considéré, dans la typologie victorienne, comme un des types de la Vierge parce qu'elle avait donné naissance à Obed, le grand-père de David. Par ailleurs, le Révérend Benson utilise le terme d'avent²⁷ pour désigner la future naissance de Leonard et, par la suite, le narrateur cite le vers 39 de « On the Morning of Christ's Nativity » lorsqu'il décrit cette naissance²⁸ ; enfin, Leonard est décrit comme "*her mysterious holy child*"²⁹. Le fait de comparer ainsi Leonard au Christ suggère nécessairement une comparaison implicite entre Ruth et la Vierge.

Gaskell ne se contente pas de faire de son héroïne pécheresse une figure mariale : purifiée par la naissance de son enfant, Ruth ne cesse de progresser sur la voie de la Rédemption jusqu'à devenir non plus une simple pécheresse repentie mais une figure christique. Pure et naïve au début du roman, il lui fallait faire l'expérience du péché afin d'accéder à une forme d'innocence supérieure à cette innocence prélapsarienne. C'est à ce moment du récit qu'il lui faut de nouveau affronter la tentation en retrouvant son séducteur. Les moments et les lieux où se déroulent ces retrouvailles sont très symboliques. Lorsqu'elle retourne à l'église pour la première fois après l'avoir revu, c'est un 25 septembre, date à laquelle on lit, pour la troisième fois de l'année³⁰, le vingt-sixième chapitre de l'Évangile selon saint Matthieu. Après avoir enduré une souffrance insoutenable, Ruth trouve finalement la paix en voyant une gargouille dont les traits expriment à la fois une souffrance infinie et une foi absolue : "*And when they prayed again, Ruth's tongue was unloosened, and she could also pray, in His name who underwent the agony in the garden*"³¹.

Les chapitres 23 et 24 sont structurés autour de la parabole des deux maisons, construites sur le sable et le roc. Dans le premier de ces chapitres, lorsque Ruth revoit Bellingham pour la première fois, le sable semble se dérober sous ses pieds ; le soir venu, lorsqu'elle prie Dieu de la délivrer de la tentation, elle cite le passage des Psaumes qui compare

²⁶ Voir Anna Jameson, *Legends of the Madonna*, London: Longman, Green, 1867, xlvi.

²⁷ Elizabeth Gaskell, *Ruth*, *op. cit.*, 110.

²⁸ *Ibidem*, 134.

²⁹ *Ibid.*, 137.

³⁰ Ce chiffre symbolique apparaît plusieurs fois dans le récit : Benson – qui, au début du récit, est également associé à la figure christique – loge pour la troisième fois chez Mrs. Hugues lorsqu'il rencontre Ruth et il veille sur cette dernière pendant trois jours avant l'arrivée de sa sœur. Ruth travaille chez Bradshaw pendant trois ans avant que ce dernier ne découvre sa faute et la chasse. Enfin, l'héroïne meurt au troisième jour de sa maladie et Mr. Donne alias Bellingham se rend à son chevet trois jours après sa mort.

³¹ Elizabeth Gaskell, *Ruth*, *op. cit.*, 233.

Dieu à un roc (Ps 18.2, 31.3, 71.3) et, dans le chapitre suivant, lorsqu'elle retrouve Bellingham, la rencontre a lieu sur le sable, à quelque distance des rochers. La parabole des deux maisons se trouve à la fois dans l'Évangile selon saint Matthieu (Mt 7.24-27) et dans l'Évangile selon saint Luc (Lc 6.47-49). Dans l'Évangile selon saint Matthieu, la maison bâtie sur le sable est détruite par un orage, or, un violent orage a lieu lors de la nuit qui suit les premières retrouvailles de Ruth et Bellingham, mais la maison de Ruth est bâtie sur le roc et non sur le sable et cet orage ne l'anéantira donc pas. Forte de sa foi en un Dieu qu'elle perçoit comme son roc et sa forteresse, Ruth choisira d'affronter son séducteur sur la plage où elle l'a revu pour la première fois. Cette fois, le sable est dur³² et ne se dérobe plus sous ses pieds et elle parviendra à trouver refuge auprès des rochers qui ne lui semblent, désormais, plus hors d'atteinte.

Dans l'Évangile selon saint Luc³³, ce n'est pas un orage mais un torrent en crue qui détruit la maison bâtie sur le sable. Cette image peut sembler moins appropriée dans le passage qui nous intéresse, néanmoins l'image du torrent est bien présente dans le roman ; en effet, dans le chapitre 8, lorsqu'elle comprend que Bellingham l'a abandonnée, Ruth envisage de se jeter dans un torrent. Elle y puisera finalement de l'eau pour apaiser les souffrances de Benson, tombé alors qu'il tentait de la suivre pour la reconforter, mais le fait qu'elle ait songé à se noyer montre que les fondations sur lesquelles repose sa foi ne sont pas encore assez solides pour qu'elle puisse, seule, préserver sa vie et son âme. Benson, qui l'a auparavant aidée à rejoindre la rive quand elle semblait prisonnière des eaux, sera le guide spirituel qui l'aidera à affermir sa foi et bâtir sa nouvelle maison sur le roc et non plus le sable.

L'utilisation de la parabole des deux maisons n'a en soi rien de déstabilisant ou provocateur mais Gaskell souligne ainsi implicitement la supériorité de la foi sur les conventions sociales puisque Ruth trouve refuge auprès des rochers après avoir refusé d'épouser son séducteur. Bellingham décrit ce mariage comme un moyen légitime et sacré d'obtenir de grands avantages pour son fils et pour elle-même mais son discours ne fait que révéler l'usage pervers qui peut être fait du terme sacré et l'hypocrisie d'une société qui serait sans doute prête à accepter Ruth en son sein si elle épousait son riche et puissant séducteur sans tenir compte de ses valeurs morales, alors qu'elle sera rejetée quelque temps après, une fois sa faute découverte. Il ne fait aucun doute que Gaskell approuve le choix de son héroïne et c'est après avoir ainsi prouvé que sa maison était bâtie sur le roc que Ruth accèdera au statut de figure christique dans le roman.

³² *Ibidem*, 243.

³³ Des quatre Évangiles, c'est celui auquel Elizabeth Gaskell fait le plus souvent référence dans *Ruth*.

Après avoir connu, comme le Christ, l'agonie de la tentation, Ruth commencera son chemin de croix, victime des persécutions des Pharisiens d'Eccleston, et en particulier de Bradshaw qui incarne l'inflexibilité de la loi mosaïque. Certains critiques littéraires ont reproché à Gaskell de faire mourir son héroïne à la fin du roman et de lui infliger ainsi le châtement habituel des pécheresses repenties dans les romans victoriens, dont le destin se résume le plus souvent à un exil ou une mort pieuse et pathétique. Cependant, la romancière ne semble pas envisager la mort de Ruth comme une punition pour son péché de jeunesse mais plutôt comme un aboutissement. Lorsqu'elle veille sur les victimes de l'épidémie à laquelle elle finira elle-même par succomber, elle ne se contente pas d'apaiser leurs souffrances physiques mais semble également avoir le pouvoir de guérir leur âme :

She did not talk much about religion; but those who noticed her knew that it was the unseen banner which she was following. The low-breathed sentences which she spoke into the ear of the sufferer and the dying carried them upwards to God³⁴.

En outre, la romancière prend explicitement la défense de son héroïne par l'intermédiaire d'un de ses personnages :

"Such a one as her has never been a great sinner; nor does she do her work as a penance, but for the love of God, and of the blessed Jesus. She will be in the light of God's countenance when you and I will be standing afar off. I tell you, man, when my poor wench died, as no one would come near, her head lay at that hour on this woman's sweet breast. I could fells you [...] for calling that woman a great sinner. The blessing of them who were ready to perish is upon her"³⁵.

Dans *Victorian Types, Victorian Shadows*, George P. Landow cite un passage des sermons de Henry Melville qui compare le rocher frappé par Moïse au Christ, qui ne pouvait devenir le Sauveur des hommes qu'après avoir été frappé par la Loi et cette interprétation typologique nous permet d'envisager les souffrances de Ruth et sa mort comme un sacrifice christique et non comme un châtement. En effet, c'est après avoir subi le courroux de Mr. Bradshaw – incarnation de la Loi – que Ruth commence à étendre son influence bénéfique à l'ensemble de la communauté et non plus seulement au cercle restreint qu'elle fréquentait auparavant. Lors de son enterrement, le Révérend Benson lit un passage de l'Apocalypse qui reprend cette image de la fontaine d'eau, ainsi que celle des larmes versées par les pécheurs : *"For the Lamb which is in the midst of the throne shall feed them, and shall lead them unto living fountains of waters, and God shall wipe away all tears from their eyes."* Et lorsque Mr. Bradshaw rencontre Leonard sur la tombe de Ruth, il ne peut retenir ses propres larmes ; le

³⁴ *Ibid.*, 321.

³⁵ *Ibid.*, 351.

Pharisien devient alors pécheur repenté et se rend chez les Benson avec qui il s'était brouillé lorsqu'il avait appris que Ruth n'était pas une veuve respectable mais une femme déchue. Le poème en exergue annonçait les larmes de Ruth et le roman se conclut sur les larmes de Bradshaw, converti par la mort de la jeune femme à la Charité chrétienne. Nous assistons donc ainsi à un parfait retournement de situation : au cours du roman, Ruth, qui est souvent associée au monde pastoral – et donc, dans une certaine mesure, au Paradis terrestre – a, comme Ève, connu la Chute, devenant ainsi Marie-Madeleine avant de se transformer en Marie, la nouvelle Ève et, finalement en Christ, le Rédempteur qui a sacrifié sa vie pour sauver les hommes du péché originel, tandis que Bradshaw, qui se croyait le gardien des valeurs chrétiennes et voulait chasser la pécheresse de la communauté des Élus, sera, par ses larmes associé à la figure de Marie-Madeleine, symbole des pécheurs repentis.

Fascinés par la typologie biblique, les Victoriens ne se contentaient pas d'accepter le principe de réécriture des textes sacrés au sein de la Bible elle-même, ils appliquaient sans hésiter les symboles typologiques à la littérature profane ; on pourrait ainsi dire que l'œuvre d'auteurs comme Elizabeth Gaskell visait à concilier écriture et Écritures puisque celles-ci sont très présentes dans son œuvre, que ce soit sous la forme de citations, d'allusions implicites, d'influence stylistique ou de réécriture. L'utilisation que fait la romancière des textes bibliques pouvait ne pas toujours sembler très orthodoxe à ses contemporains mais cela s'explique sans doute par son éducation unitarienne. En effet, ces derniers ne croyaient pas à la valeur littérale des textes bibliques et on peut imaginer que le fait de s'intéresser essentiellement à la valeur symbolique de ces textes permettait à Gaskell de se sentir plus libre dans la façon dont elle choisissait d'utiliser ces symboles pour transmettre sa vision du christianisme à ses lecteurs. En outre, comme leur nom l'indique, les unitariens ne croyaient pas en la Trinité ; pour eux, le Christ était un homme, de sorte qu'il leur était plus facile d'envisager que des êtres humains – ou des personnages de fiction – puissent s'efforcer d'imiter la perfection christique et, comme ils ne croyaient pas davantage au péché originel³⁶, ils ne considéraient pas les femmes comme plus coupables ou plus faibles que les hommes, ce qui explique sans doute que Gaskell n'ait pas hésité à faire de plusieurs de ses personnages féminins des figures christiques.

³⁶ Voir Ruth Watt, *Gender, Power and the Unitarians in England, 1760-1860*, London and New York: Longman, 1998.

Bibliographie

ANONYME, "The Hard Church Novel" *The National Review*, vol. III, July and October 1856, 127-46.

ANONYME, "Religious Stories", *Frazer's Magazine* vol. XXXIII, August 1846, 150-66.

ANONYME, "Low Church Novels and Tendencies", *The Christian Remembrancer*, vol. VI, July-December 1843, 518-38.

BUNYAN John, *The Pilgrim's Progress*, Oxford: The World's Classics OUP, 1998.

CARLYLE Thomas, *On Heroes, Hero-Worship and the Heroic in History*, Lincoln/London: University of Nebraska Press, 1966.

CHAPMAN Edward Mortimer, *English Literature and Religion, 1800-1900*, London: Constable, 1910.

CUNNINGHAM Valentine, *Everywhere Spoken Against: Dissent in the Victorian Novel*, Oxford: OUP, 1975.

ELIOT George, *Selected Essays, Poems and Other Writings*, Harmondsworth: Penguin Classics, 1990.

GASKELL Elizabeth, *A Dark Night's Work and Other Stories*, Oxford: The World's Classics OUP, 1992.

---, *My Lady Ludlow and Other Stories*, Oxford: The World's Classics, 1989.

---, *North and South*, Harmondsworth: Penguin Classics, 1986.

---, *Ruth*, Harmondsworth: Penguin Classics, 1997.

---, *The Letters of Mrs Gaskell*, Manchester: Mandolin, 1997.

---, *The Life of Charlotte Brontë*, London: Everyman, 1997.

GASKELL William, *Strong Points of Unitarian Christianity*, London: British and Foreign Unitarian Association, 1873.

JAMESON Anna, *Legends of the Madonna*, London: Longman, Green, 1867.

LANDOW George P., *Victorian Types, Victorian Shadows. Biblical Typology in Victorian Literature, Art and Thought*, Boston Mas. and London: Routledge and Kegan Paul, 1980.

TROLLOPE Anthony, *An Autobiography*, Harmondsworth: Penguin Classics, 1996.

TRUDGILL Eric, *Madonnas and Magdalens. The Origins and Development of Victorian Sexual Attitudes*, London: Heinemann, 1976.

WATTS Ruth, *Gender, Power and the Unitarians in England, 1760-1860*, London and New York: Longman, 1998.

WHEELER, Michael D., "The Sinner as Heroine: A Study of Mrs Gaskell's *Ruth* and the Bible", *Durham University Journal* 68, N. S. 37, June 1976.